

Bases-arrière et stratégie révolutionnaire en Asie du Sud-Est (1945-1975)

Relations Internationales, no 36, hiver, pp.445-467

SEHRIC, Sorbonne, Paris I

Cette étude, comme son titre l'indique, porte sur la période 1945-1975. C'est une période bien définie : elle correspond à la durée de la guerre du Vietnam, l'événement majeur de l'Asie du Sud-Est de cette période. C'est une période marquée par les grandes tentatives faites par les mouvements révolutionnaires communistes de la région pour s'emparer du pouvoir. Or, sauf au Vietnam (et dans le sillage du Vietnam, le Laos et le Cambodge), aucune de ces tentatives n'a été couronnée de succès. Ceci peut être la conséquence de l'application d'une stratégie incorrecte. Mais, comme nous avons affaire à des mouvements révolutionnaires communistes, qui appliquaient la stratégie révolutionnaire de Mao Zedong, stratégie qui avait fait ses preuves en Chine, on ne peut dire que la stratégie a été fautive. On doit donc conclure qu'il s'agit d'une application incorrecte, soit d'une impossibilité d'application de cette stratégie.

Il y a eu donc erreur. En quoi consiste cette erreur ? L'étude de l'histoire des mouvements révolutionnaires communistes de cette région nous donnera sans doute une réponse à cette question. Mais, sans attendre les résultats d'une telle étude, un recours à la géographie nous permettra d'avoir, du moins intuitivement, cette réponse. Un regard rapide sur la carte (voir carte I) nous permettra de voir immédiatement qu'il s'agit d'une question de *l'appui extérieur*, c'est-à-dire *d'arrière sûr*. Ce n'est pas un pur accident que le seul mouvement révolutionnaire communiste qui ait pu remporter la victoire dans cette région pendant la période en question, le Vietnam, était aussi le seul à pouvoir s'appuyer sur un tel arrière parce qu'il était relié *géographiquement* au vaste camp communiste : à la Chine et, à travers la Chine, à l'Union soviétique. Ce fait est capital - mais assez mal compris jusqu'à présent - dans l'explication de la victoire *totale* des communistes vietnamiens, et demande par conséquent qu'on étudie de plus près le cas du Vietnam. Cette étude suscitera, à son tour, un réexamen de certaines vues concernant les relations internationales en Asie du Sud-Est au cours de la période en question.

Les mouvements révolutionnaires de l'Asie du Sud-Est au cours de cette période étaient d'obédience communiste. Ils regardaient donc soit vers Moscou, soit vers Beijing, pour la "ligne" à suivre. Jusqu'en 1947, cette ligne était fournie par Moscou. C'était celle du front uni, sur le plan intérieur comme sur le plan extérieur. Mais, avec des changements survenus à Moscou en 1947, la situation sera changée en Asie. Suite à la proclamation de la nouvelle ligne -

lutte contre l'impérialisme dans un monde divisé en "deux camps" - proclamée par A. Zhdanov en septembre 1948, relayée par la conférence de la jeunesse sud-est asiatique à Calcutta en février 1948, les communistes déclenchèrent la révolution armée dans toute l'Asie du Sud-Est. A partir de 1949 Beijing offre à ces mouvements l'arme théorique pour leur lutte armée - la stratégie révolutionnaire de Mao Zedong -, et prend, du même coup, la direction du mouvement révolutionnaire asiatique. Cette direction, acceptée par Moscou, est affirmée par Liu Shao Chi lors de la Conférence des syndicats d'Asie et d'Australie, tenue à Beijing en novembre 1949. Liu y déclare que la classe ouvrière chinoise accepte " la glorieuse responsabilité " de donner une aide "spirituelle et matérielle " à la classe ouvrière et aux travailleurs des pays capitalistes ou sous domination impérialiste qui ont besoin d'une telle aide ¹.

Dans son discours d'ouverture, Liu proclame " la voie de Mao Tsetoung" comme modèle de lutte révolutionnaire. Il dit : "La lutte armée doit être la forme principale de lutte du mouvement de libération nationale dans beaucoup de colonies et semi-colonies. C'est la voie fondamentale suivie par le peuple chinois pour obtenir la victoire dans son pays. Cette voie est la voie de Mao Tsétoung. Elle peut être la voie fondamentale à suivre pour les peuples des colonies et semi-colonies dans leur lutte pour leur libération" ².

En quoi consiste cette "voie chinoise", "voie de Mao Zedong" ? Elle a été exposée par Mao dans ses nombreux écrits entre 1928 et 1949 (rassemblés en un volume, *Écrits militaires de Mao Tsétoung* ³. Avec *La dictature de la démocratie populaire* ⁴, ils contiennent l'essentiel de la doctrine offerte par Mao aux révolutionnaires communistes asiatiques. Cette doctrine sera présentée sous une forme concentrée par Lin Piao en 1965 dans *Vive la victorieuse guerre du peuple* ⁵. C'est la stratégie de la guerre révolutionnaire populaire, que Lin caractérise "d'invincible", et applicable non seulement en Chine, mais aussi à la lutte révolutionnaire "des peuples opprimés du monde entier" ⁶. Lin résume cette théorie comme suit: "L'appui sur les paysans et la création des bases à la campagne, l'encerclement des villes à partir de la campagne et la prise des villes, telle est la voie victorieuse empruntée par la révolution chinoise" ⁷.

La création des bases revêt donc une importance capitale dans la stratégie révolutionnaire préconisée par Mao Zedong. Dans ses écrits militaires, ce dernier a consacré de

¹ LIU SHAO CHI, *Collected Works* Hongkong, Union Research Institute, 1974.

p. 185 Discours prononcé le 23 novembre 1949.

² *Ibid.*, p. 197. Discours d'ouverture 1er novembre 1949.

³ *Écrits militaires de Mao Tsétoung*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1968.

⁴ MAO TSÉTOUNG, *La dictature de la démocratie populaire*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1949.

⁵ LIN PIAO, *Vive la victorieuse guerre du peuple*, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1965.

⁶ *Ibid.*, p. 45.

⁷ *Ibid.*, p. 22.

nombreux passages à cette question, dès ses premières théorisations sur la guerre révolutionnaire (*Pourquoi le pouvoir rouge peut-il exister en Chine?* écrit en 1928 ; *La lutte dans les Monts Tsinkiang*, aussi de la même année). Dans *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire*, écrit en 1936, parmi les six tâches stratégiques fondamentales, la création des bases d'appui occupe la troisième place, et Mao consacre une section entière à cette question. La guerre (contre le Japon) sera longue et acharnée, dit-il, et "sans bases d'appui, il ne sera pas possible de soutenir longtemps la guerre de partisans à l'arrière de l'ennemi"; sans bases d'appui "nous ne pourrions nous appuyer sur rien pour accomplir toutes les tâches stratégiques et atteindre les buts de la guerre" ⁸.

Mao parle de "bases révolutionnaires", "bases d'appui", "arrière général". Toutes ces bases sont des bases *révolutionnaires*, dans ce sens qu'elles offrent des avantages militaires, économiques et politiques indiscutables : *sécurité* totale, *subsistance* assurée, appui total et effectif de la *population*. Tout cela permettra le développement de la révolution, en particulier des forces armées. Mao définit ainsi ces bases : "Ce sont des bases stratégiques sur lesquelles les détachements de paysans s'appuient pour accomplir leurs tâches stratégiques et atteindre leurs buts : conserver et accroître leurs forces, détruire et chasser celles de l'ennemi" ⁹. Une base révolutionnaire doit remplir les conditions suivantes : 1) une bonne base de masse ; 2) une forte organisation du Parti ; 3) une Armée rouge suffisamment puissante ; 4) un terrain propice aux opérations militaires ; 5) des ressources économiques importantes ¹⁰. Mao souligne que la création des bases d'appui doit répondre à trois conditions fondamentales : 1) créer des forces armées ; 2) infliger des défaites à l'ennemi ; 3) mobiliser les masses populaires ¹¹.

Mao considère qu'il est indispensable de consolider et développer constamment les bases d'appui, en transformant les régions de partisans en de telles bases. Ceci sera accompli "lorsque des forces importantes de l'ennemi y auront été anéanties ou repoussées, que le pouvoir du gouvernement fantoche aura été balayé, que les masses populaires auront été éveillées à l'activité, que les organisations de masse pour la lutte contre les Japonais et des forces armées populaires y auront été créées et qu'un pouvoir de Résistance y aura été établi" ¹².

Mao n'a pas développé l'idée de "arrière général du pays" ; il s'est contenté de la mentionner. Lin Piao, qui s'est donné pour tâche d'exposer et de développer la théorie de Mao, ne nous éclaire pas non plus sur ce point. Il s'est borné à parler des bases "à la campagne", de dire que les bases d'appui "devinrent des centres de résistance", et que les bases isolées "se

⁸ *Écrits militaires*, p. 188.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ " La lutte dans les Monts Tsinkiang ", *Écrits militaires*, p 17.

¹¹ " Problèmes stratégiques...", *ibid.*, p. 195.

¹² *Écrits militaires*, p. 192.

transformèrent peu à peu en des vastes régions d'un seul tenant" et que chacune des bases d'appui "fonctionnait comme un État" ¹³. Cet aspect de la théorie de guerre révolutionnaire - les notions de "arrière", "grand arrière" - sera développé par le général Vo Nguyen Giap du Vietnam, comme nous le verrons plus loin.

Un aspect important de la théorie de Mao mérite mention. En 1965, Lin Piao essaie d'établir la thèse que "la révolution ou la guerre du peuple, dans un pays donné, est l'affaire des masses populaires de ce pays ; et pour cette révolution ou cette guerre, on ne peut et ne doit compter avant tout que sur soi" ¹⁴. Cependant, en 1949, à ceux qui soutiennent que la victoire est possible même sans aide internationale, Mao répond : "C'est une idée fausse. A l'époque où l'impérialisme existe encore, une véritable révolution populaire, dans quelque pays que ce soit, ne peut être victorieuse sans une aide des forces révolutionnaires internationales ; de même, il est impossible de consolider la victoire si l'on n'obtient pas cette aide" ¹⁵. D'ailleurs, en 1928, parlant des conditions d'existence des "régions rouges", Mao pose comme première condition une situation internationale favorable, c'est-à-dire il doit y avoir des scissions et guerres intestines du pouvoir blanc. Si on a une période relativement longue de "stagnation", c'est-à-dire si les scissions et luttes intestines du pouvoir blanc cessent, "l'existence des petites régions rouges deviendra impossible." ¹⁶

Parmi les points importants de la stratégie de la guerre prolongée (avec ses trois phases : défense stratégique, équilibre des forces, offensive stratégique) enseignée par Mao figure le rôle décisif de la guerre régulière. Il existe une vue assez répandue - qui est à l'origine de la théorie du "bully" ¹⁷ - selon laquelle la guerre révolutionnaire pratiquée avec succès en Asie (en particulier au Vietnam) est une guerre de guérilla, et que les armées modernes "surarmées" (française ou américaine) ont été battues quand même par des "guérilleros en guenilles et armés de fusils de chasse". Rien n'est moins vrai. La guerre de partisans joue un rôle important dans les trois phases de la guerre prolongée, mais, dit Mao Zedong, "Dans la guerre de Résistance considérée dans l'ensemble de son déroulement, *les opérations régulières jouent le rôle principal* et les opérations de partisans un rôle auxiliaire, car *seules les opérations régulières décideront de cette guerre...*" ¹⁸.

Un autre point non moins important, et souvent négligé également, est que, pour mener avec succès une guerre de guérilla il faut un vaste territoire" ¹⁹. Pour que la guerre de

¹³ LIN PIAO, *op. cit.*, p. 26.

¹⁴ *Ibid.*, p. 40.

¹⁵ MAO TSÉTOUNG, *La dictature, op. cit.*, p. 11.

¹⁶ " Pourquoi le pouvoir rouge peut-il exister en Chine ", *Écrits militaires*, p. 8.

¹⁷ Un gros gars qui malmène un petit.

¹⁸ " Problèmes de la guerre..." *Écrits*, p. 317. C'est nous qui soulignons.

¹⁹ *Ibid.*, p. 318.

partisans soit possible, dit Mao, une seule condition suffit : un vaste territoire". Ceci est nécessaire pour permettre aux partisans de manœuvrer. Cette condition est importante, "vitale même" ²⁰. Mao n'a pas insisté sur ce point dans ses écrits parce que, pour lui, la Chine bénéficie de cette condition naturellement. Mais il cite la Belgique comme exemple du cas où "la possibilité de guerre de partisans est très réduite, voire nulle" ²¹. Enfin, un autre point auquel on n'a pas prêté une attention suffisante est l'importance des conditions matérielles. Mao dit que l'issue de la guerre est *principalement* déterminée par les conditions militaires, politiques, économiques *naturelles* dans lesquelles se trouvent les deux parties en conflit, et que si l'issue de la guerre est également déterminée par la capacité subjective des deux parties dans la conduite de la guerre, " un chef militaire *ne peut* espérer arracher la victoire *en allant au-delà des limites imposées par les conditions naturelles*" ²².



A la lumière de l'enseignement de Mao Zedong, on voit plus clairement pourquoi, en Asie du Sud-Est, pendant la période 1945-1975, à l'exception du Vietnam, aucun mouvement révolutionnaire communiste n'a réussi à prendre le pouvoir. Aucun n'a pu atteindre la deuxième phase de la guerre prolongée - l'équilibre des forces - sans laquelle il est impossible de passer à la troisième - l'offensive stratégique avec une armée régulière puissante -, phase décisive qui doit aboutir à l'anéantissement de l'ennemi et à l'installation du pouvoir révolutionnaire. La raison en est qu'aucun n'a pu développer ses forces militaires suffisamment, pour des raisons multiples : aucun n'a pu mobiliser totalement la population ; aucun n'a pu bâtir un Parti fort et uni ; et, surtout, aucun n'a pu établir des bases d'appui et des bases-arrière sûres et avoir accès à un arrière général solide qui est relié lui-même à un plus grand arrière encore qu'est le camp communiste. Tout cela parce que la géographie ne le permettait pas. De plus, les deux ingrédients fondamentaux d'une guerre révolutionnaire dans les colonies - la frustration nationaliste et une paysannerie révoltée - manquaient. Nous ne pourrions pas, par manque d'espace, examiner en détails le cas de chacun des pays du Sud-Est asiatique ; nous nous bornerons à en donner l'essentiel.

En ce qui concerne la *Thaïlande*, ce pays n'a jamais vraiment un mouvement révolutionnaire communiste important parce que, bien qu'il remplit la condition territoriale - un grand espace, avec un terrain difficile, surtout dans le nord et le nord-est - il n'a pas de frontière commune avec un grand pays communiste. Il lui manque donc un grand arrière. De plus les conditions socio-politiques y sont défavorables à l'éclosion et surtout à l'épanouissement d'un mouvement révolutionnaire communiste. Jusqu'à récemment, dit David

²⁰ " Problèmes stratégiques...", *Écrits*, p. 195.

²¹ *Ibidem*.

²² *Ibid.*, p. 96. C'est nous qui soulignons.

Wilson, " le communisme thaïlandais était presque un monopole des Chinois et des Vietnamiens" ²³. D'autre part, dit Jay Taylor, à cause du climat socio-politique "improductif" en Thaïlande, en particulier l'absence d'un passé colonial et d'un problème paysan majeur, jusqu'aux années 1960, le parti communiste thaï était "le plus frêle des partis sud-est asiatiques". Du point de vue de l'organisation, les communistes thaïs ne s'épanouissaient que tardivement, et "ils étaient sans aucun doute des retardataires en ce qui concerne la lutte armée" ²⁴.

Le PCT, fondé en 1942, a pris la brousse en 1948, mais c'est seulement en 1969 que le *premier* appel à la lutte armée est lancé. Les premières unités de l'armée populaire ne furent officiellement mises sur pied qu'en 1965, et les Forces armées de Libération thaïes, sur le modèle maoïste, ne furent créées qu'en 1969. Entre temps, "pendant que dans presque tout le reste de l'Asie du Sud-Est les partis communistes étaient engagés dans la lutte armée, le petit PCT se bornait à distribuer des brochures et à s'organiser" ²⁵.

Aux *Philippines*, les communistes ont pris le maquis en 1948. Mais, à cause des divisions à l'intérieur du Parti, l'insurrection générale n'est déclenchée qu'en 1950. Une Armée de Libération du Peuple est créée, et des bases furent établies dans le Luzon central, dans les monts Sierra Madre. Le Parti a cru pouvoir gagner la guerre en deux ans. Mais la prise en main de la lutte contre les guérilleros (connus sous le nom de Huks) par Ramon Magsaysay, d'abord comme secrétaire d'État à la Défense en 1950, et ensuite comme président en 1953, et les réformes qu'il entreprit dans les domaines sociaux, économiques et politiques, sapèrent la base révolutionnaire des Huks. En mai 1954, le leader de ceux-ci, Luis Taruc, dont les hommes étaient découragés, abandonna la partie et se rendit au gouvernement. Il avait été précédé par un autre membre important du PCP, le commandant Laban. En 1964, un autre leader important du PCP, Jesus Lava, fut capturé par les forces gouvernementales. Sa place est prise par José Sison (qui a pris le nom de guerre de Armado Guerrero). Sison proclama une nouvelle lutte armée en 1966. En 1969 une Nouvelle Armée du Peuple fut créée sur le modèle maoïste. Mais le Parti était divisé et, bien qu'il existe aux Philippines un problème paysan, l'ingrédient fondamental de lutte pour l'indépendance nationale y manquait pour donner vigueur à un mouvement révolutionnaire communiste. De plus, et surtout, la géographie du pays se prête mal à l'établissement des bases-arrière et d'un arrière sûr, pour ne pas parler de la jonction avec la base communiste internationale. Armado Guerrero reconnaît ce handicap fondamental quand il écrit dans *Specific Characteristics of Our People's War* (l'équivalent de *Guerre du peuple, armée du peuple* de Vo Nguyen Giap) : "Conduire une guerre du peuple dans un pays archipel comme notre pays est sans doute un problème extrêmement difficile et complexe pour

²³ Cité par Jay TAYLOR, dans *China and South East Asia*, New York Praeger, 1974, p. 252

²⁴ J. TAYLOR, *op. cit.*, p. 252

²⁵ TAYLOR, *op. cit.*, p. 259

nous" ; dans un petit pays comme les Philippines, ou plus précisément dans une île comme Luzon, "c'eût été folie pour la direction centrale de se fixer dans une région limitée, y concentrer tout le personnel du Parti et ses efforts, car ce serait inviter l'ennemi à y concentrer ses forces" grâce à sa capacité de se déplacer rapidement sur une île où les communications sont développées ²⁶.

En ce qui concerne la *Birmanie*, c'est un pays qui a une frontière commune avec la Chine - et pourrait donc compter sur un grand arrière sûr. Cependant, il n'offre pas à un mouvement révolutionnaire communiste les éléments dont celui-ci a besoin pour mener avec succès une guerre révolutionnaire. Le pays est devenu indépendant en 1947 et le gouvernement birman a toujours pris ses distances vis-à-vis des puissances "impérialistes" et pratiqué une politique de neutralisme et de maintien de relations amicales avec la Chine. D'autre part, les communistes n'étaient pas les seuls éléments armés opposés au gouvernement : il y avait aussi les Karens, les Kachins, les Shans, ayant leurs propres territoires, et tantôt alliés, tantôt opposés aux communistes. Enfin, les communistes étaient divisés, et leurs chefs se liquidaient mutuellement, fréquemment, et avec grande brutalité. Comme dit John Badgeley: "Le mouvement communiste en Birmanie au milieu des années soixante avait trois têtes (Thakin Soe, Than Tun, et les dirigeants des Socialistes rouges en prison), quatre bras (les Drapeaux rouges, les Drapeaux blancs, les Socialistes rouges, et les organisations d'étudiants), mais pas de corps ou de jambes pour se mouvoir" ²⁷.

Ce n'est certainement pas dans ces conditions qu'une guerre révolutionnaire communiste peut être conduite avec succès. D'autre part, les communistes birmans n'ont pas pu établir des bases-arrières sûres. Leur première base en Birmanie centrale fut prise par les forces gouvernementales en 1951, et leurs quartiers généraux au nord des monts Pegou Yoma furent capturés et leur commandant militaire tué par les forces gouvernementales en 1967. Ce n'est qu'en cette même année que, avec l'aide des Chinois et des Kachins, un chef du PCB, Naw Seng, put établir une "zone libérée" de 5 à 16 kilomètres de profondeur le long de la frontière chinoise du Yunnan. Mais en 1970, les Kachins se retournèrent contre Naw Seng, et ce dernier dut déplacer ses quartiers généraux à Bhamo, plus près de la frontière - et plus loin des régions peuplées. Quant à la Chine, par la voix de Liu Shao Chi, en 1963 elle conseillait aux communistes de mettre bas les armes et de négocier leur reddition au gouvernement. Quoi qu'il en soit, dès 1951, il était clair que le mouvement révolutionnaire communiste était battu, car ses chefs acceptaient de négocier avec le gouvernement les termes de la fin de la rébellion armée et la formation d'un gouvernement de coalition. Ceci sera répété en 1958 et en 1963.

²⁶ Armado GUERRERO, *Specific Characteristics of Our People's War*, Oakland, California, International Association of Philippines Patriots, 1979 (1970), p. 187.

²⁷ John BADGELEY, " The Communists in Burma ", dans Robert A. SCALAPINO, *The Communist Revolution in Asia*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1965. p. 306.

En *Malaisie*, pour les communistes, la situation était pire qu'en Birmanie : ils manquaient pratiquement de tous les éléments fondamentaux pour assurer le succès d'un mouvement révolutionnaire communiste : nécessité de lutter pour l'indépendance nationale, soutien populaire, terrain favorable à l'établissement des bases d'appui et des bases arrière ainsi que d'un grand arrière, et en plus, propice à la guérilla. A partir de 1948, il était clair que la Malaisie s'acheminait sûrement vers l'indépendance (qui était déclarée le 31 août 1957). Le Parti communiste malais était un parti essentiellement chinois dans un pays dont la population était en majorité malaise et indienne : poisson jaune dans de l'eau brune ! L'économie malaise était basée sur l'extraction des minerais d'étain et les plantations de caoutchouc et de palmiers, et deux tiers de sa nourriture étaient importés. Géographiquement, le pays se prête mal à la guerre de guérilla parce qu'il est étroit et possède de bonnes communications ; de plus, il est pratiquement coupé de l'extérieur (la mer des trois côtés et la Thaïlande anticommuniste au nord) : donc pas de possibilité de recevoir une aide substantielle des partis frères. La jungle très épaisse est un handicap pour le gouvernement, mais aussi pour les rebelles. Enfin, les Britanniques étaient résolus, et le gouvernement local était honnête et efficace.

La rébellion armée, déclenchée en juin 1946, était pratiquement battue en 1952. J.M. Gullick résume très bien la situation comme suit :

"La stratégie communiste était la suivante : 1) provoquer la dislocation de l'économie malaise par des attaques contre les plantations et les mines, dont beaucoup se trouvaient à lisière de la jungle ; 2) établir des "régions libérées" sous leur contrôle ; et 3) mener une révolte populaire sous forme "d'armée de libération" qui joindrait les régions libérées et compléterait la conquête de la Malaisie. Cette stratégie, sur le modèle des campagnes communistes victorieuses en Chine, était trop ambitieuse dans les conditions malaises et était condamnée à l'échec. Les communistes ont causé beaucoup de dégâts mais n'ont pu réaliser la dislocation totale de l'économie prévue pour la phase I ; les phases II et III sont restées un rêve"²⁸.

En juin 1955, Chin Peng, chef du PCM, fit des avances en vue de négocier avec le gouvernement la fin de la lutte armée. Ces négociations eurent lieu à Baling en décembre, mais n'aboutirent pas, le premier ministre malais, Tunjku Abdul Rahman, offrant aux communistes l'amnistie mais leur refusant la légalisation de leur parti. Une deuxième tentative eut lieu en 1957, mais sans plus de succès. L'acceptation des négociations par le PCM était en elle-même un aveu de défaite.

Le PCM reconnaissait lui-même, dès 1949, qu'il était battu. Dans un document du haut commandement militaire du Bureau politique du Parti capturé par le gouvernement, le Parti attribue sa défaite à trois raisons fondamentales:

²⁸ J. M. GULLICK, *Malaysia*, London, Ernest Benn, 1969, p. 113.

1) la géographie militaire du pays : la Malaisie est un pays aux dimensions relativement étroites, avec des communications très développées ; pour cette raison "les forces britanniques pouvaient atteindre les unités de guérilla avec la plus grande rapidité" ;

2) "notre armée n'a toujours pas de base" ;

3) "nous pouvons nous retirer loin dans les montagnes. Mais les masses n'y vivent pas"

29

Comparé au cas de la Malaisie, comme des trois autres pays examinés plus haut, le cas de l'*Indonésie* est très différent. Les communistes indonésiens n'ont pas pratiqué la stratégie de la lutte armée prolongée, mais ont préféré soit les coups d'État, soit le front uni d'en haut - collaboration avec le gouvernement dans le but de prendre le pouvoir légalement. Contrairement à la doctrine de la guerre révolutionnaire, le parti communiste Indonésien (PKI) n'a pas établi de base révolutionnaire à la campagne, ni créé une force armée. Il tenta une rébellion armée *ad hoc* à Madiun en 1948 et fut écrasé et décimé. Il tenta un coup d'État en septembre 1965, échoua, et fut pratiquement anéanti. Sa direction était presque totalement liquidée : son chef Moussa était tué en octobre 1948 et son commandant militaire capturé en novembre ; un autre, Amir, est capturé en décembre. Après le coup d'État de septembre 1965, ses chefs furent ou exécutés ou emprisonnés.

Le PKI a adopté une politique de collaboration avec Soekarno, le président indonésien, avec la bénédiction de Beijing, dans l'espoir d'accroître son influence politique et, par là, d'étendre son emprise sur les masses (les effectifs du Parti sont passés de 8 000 en 1952 à plus de deux millions en 1965) et de prendre le pouvoir légalement. Ceci était prévu pour 1970. Mais Soekarno est éliminé du pouvoir en 1967, et avec lui, mourut l'espoir du PKI.

Selon Suripno, un des chefs du PKI en prison, le plus important facteur de l'échec du mouvement révolutionnaire communiste indonésien est que "nous avons eu très peu de soutien de la population" ³⁰. Mais, à part l'absence d'un autre facteur très important - la lutte pour l'indépendance nationale -, la géographie est contre le PKI. L'Indonésie est un archipel composé d'îles étirées en longueur, où il est difficile d'établir des bases-arrières sûres, et la Chine est beaucoup trop loin pour lui donner un appui efficace : le grand arrière manque. Ceci est clair en 1965, quand le nouveau chef du PKI, Jussuf Adjitorop, proclama une nouvelle lutte armée et établit une base au sud du Blitar, dans la partie orientale de Java. Cette base était

²⁹ Cité par Gene HANRAHAN dans *The Communist Struggle in Malaya*, mimeo, New York Institute of Pacific Relations, 1954, p. 66. Voir aussi Richard CLUTTERBUCK, *The Long, Long War: The Emergency in Malaysia 1948-1960*, London, Cassel, 1967.

³⁰ Cité par Arnold C. BRACKMAN, *Indonesian Communism: A History*, New York, Praeger, 1963, p. 100.

balayée par l'armée indonésienne et son commandant militaire et 9 des membres du Politburo capturés.



Nous arrivons maintenant au cas du *Vietnam*, qui est un cas spécial, et le plus intéressant de tous, parce qu'il est un "success story". La stratégie révolutionnaire appliquée par le Parti communiste du Vietnam est évidemment la stratégie maoïste, mais il y a deux très grandes différences : 1) la question de base-arrière, et surtout de grand arrière, joue un rôle beaucoup plus important au Vietnam ; 2) la Chine populaire - en tant que grand arrière du Vietnam - a joué un rôle clé dans la survie comme dans la victoire des communistes vietnamiens, aspect qui est demeuré mal connu jusqu'à présent.

Dans les écrits du général Vo Nguyen Giap, il apparaît que les dirigeants communistes vietnamiens ont accordé une importance et une attention plus grandes encore à la question des bases-arrière que Mao Zedong. Dans *Guerre du peuple, armée du peuple*, Giap dit : "On ne saurait parler de lutte armée, d'édification des forces armées révolutionnaires sans aborder le problème des arrières. Il s'agit d'une question importante ayant une signification stratégique, *une portée décisive* tant pour l'avenir de la lutte armée que l'édification des forces armées" ³¹. Il ajoute que "le problème des bases et des arrières a été posé *dès le début des hostilités, et tout le long de la résistance*, notre Parti a toujours considéré comme extrêmement important le maintien de nos bases et la consolidation de nos arrières" ³². Il ajoute : "nous savons que dans une guerre *moderne*, l'arrière vient *en tête* des facteurs *permanents* décidant de la victoire" ³³. Ce thème sera répété dans son *livre La guerre de libération nationale au Vietnam* ³⁴. Il apparaîtra souvent aussi dans le livre du général Van Tien Dung, *Et nous prîmes Saïgon* ³⁵.

Giap parle de "bases révolutionnaires", "bases-arrière", "bases de guérillas", "arrière-locaux", "arrière national", "grand arrière national", "grand arrière que constituent les pays socialistes frères" ³⁶, "arrière immédiat", "régions libérées", "zones libres", "bases révolutionnaires dans les villes", "base principale de résistance", "base révolutionnaire de tout le pays entier" ³⁷. Dans *La guerre de libération nationale au Vietnam* il consacre un chapitre entier et séparé au "Problème des bases et de l'arrière". En examinant les contextes dans

³¹ Général Vo Nguyen GIAP, *Guerre du peuple, armée du peuple*, Hanoï, Éditions en langues étrangères, 1961, p. 159. C'est nous qui soulignons.

³² *Ibid.*, p. 160.

³³ *Ibid.*, p. 161.

³⁴ Général Vo Nguyen GIAP, *La guerre de libération nationale au Vietnam*, Hanoï, Éditions en langues étrangères, 1970.

³⁵ Général VAN TIEN DUNG, *Et nous prîmes Saïgon*, Paris, Sycomore, 1979.

³⁶ V.N. GIAP, *Guerre de libération*.

³⁷ *Ibid.*, *Guerre du peuple*, pp. 59-62

lesquels ces nombreux termes sont employés, on peut distinguer six catégories : 1) bases révolutionnaires ; 2) bases de guérillas ; 3) arrière (local, immédiat, ou grande base, ou zone libre, ou région libérée) ; 4) arrière national (ou grand arrière national, ou base principale de résistance, ou base révolutionnaire de tout le pays) ; 5) base révolutionnaire dans les villes ; 6) grand arrière socialiste.

Toutes les bases mentionnées sont des arrières, et Giap définit arrière comme un facteur permanent de victoire parce que "c'est lui qui alimente le front en hommes, en vivres, en matériel, et lui apporte constamment encouragement politique et moral" ³⁸. Une base de guérilla est une "base opérationnelle" ³⁹. Un arrière est une zone libre de toute menace de l'ennemi, c'est-à-dire zone libérée ; elle constitue un arrière immédiat régional. La base principale de résistance, c'est le zone libre du Nord Vietnam en 1949-1954. L'arrière national, c'est le Nord Vietnam dans la période 1954-1975. Une base révolutionnaire dans les villes est une organisation politique clandestine dont le but est d'"entretenir l'insécurité dans l'arrière de l'ennemi et le transformer progressivement en champ de bataille" ⁴⁰. Le grand arrière socialiste, c'est évidemment la Chine, et, derrière la Chine, l'Union soviétique et les autres pays communistes.

Toutes les bases sont des bases révolutionnaires (politico-économico-militaires) dans le sens maoïste du terme. Mais de toutes ces bases, comme on le verra, c'est la Chine populaire qui est la plus importante, dans la première comme dans la second guerre d'Indochine.

Il suffit de regarder une carte (voir carte 2) pour comprendre l'importance que représente l'arrière dans la victoire totale au Vietnam. Pendant la période 1945-1954, l'arrière de l'armée révolutionnaire était la zone Viet Bac (Nord Vietnam), qui comprenait six provinces septentrionales du Nord Vietnam adossées à la Chine, qui était elle même l'arrière du Vietnam. Dans la période 1954-1975, le Nord Vietnam était "le grand arrière pour le grand front du Sud" et jouait "un rôle extrêmement important dans le combat de la nation contre l'agression américaine" ⁴¹. Or la caractéristique de ces grands arrières est qu'ils étaient inviolables : la Chine pour la période 1949-1954, le Nord Vietnam et la Chine pour la période 1954-1975. Inviolabilité absolue pour la Chine, et inviolabilité à l'invasion et à l'occupation pour le Nord Vietnam. Ajoutons que les forces révolutionnaires communistes disposaient encore des arrières au Cambodge ⁴² et d'une route d'accès vers le Sud Vietnam à travers le Laos, la fameuse "piste Ho Chi Minh" (voir carte 3), baptisée "Harriman Memorial Highway" à l'ambassade des États-

³⁸ V.N. GIAP, *Guerre de libération*, p. 64.

³⁹ *Ibid.*, p. 160.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 75.

⁴¹ V.N. GIAP, *Guerre de libération*, p. 68.

⁴² Lire le témoignage de Norodom SHANOUK, *L'Indochine vue de Pékin*, Paris, Seuil, 1972, p. 51.

Unis à Saïgon ⁴³. Le général Van Tien Dung parle de "notre large route toute étalée de ses huit mètres", et s'émerveille devant ce spectacle en 1975 : "Les gros camions, les blindés qui circulaient à toute allure dans les deux sens, jour et nuit et en toute saison, transportant des centaines de milliers de tonnes de matériel divers vers tous les fronts, en prévision de la bataille" ⁴⁴. Dung parle de routes "à l'est" de la Chaîne annamitique, mais un fonctionnaire laotien qui a fait défection après 1977 révèle qu'aux termes du traité frontalier entre le Vietnam et le Laos du 17 juillet 1977, le Vietnam a obtenu la cession d'une bande de territoire à l'ouest des frontières vietnamiennes, c'est-à-dire au Laos, pour des raisons historiques : cette bande, large de 15 à 30 kilomètres, contient la piste historique Ho Chi Minh ⁴⁵.

Giap disposait donc d'un vaste arrière. "Notre résistance à l'agression américaine, dit-il, associe les bases et arrières du Sud au grand arrière national, le Nord socialiste, qui est lui-même relié au vaste camp socialiste" ⁴⁶ et "ayant un arrière chaque jour plus large et plus puissant, un arrière national et des arrières locaux, notre peuple peut encore s'appuyer sur le potentiel immense du grand arrière que constituent les pays socialistes frères..." ⁴⁷.

L'existence du grand arrière socialiste, en particulier chinois, a permis à la République démocratique du Vietnam (RDV) d'établir l'équilibre des forces et de passer à l'offensive stratégique contre les troupes françaises à partir de 1950, un an après l'arrivée des troupes chinoises à la frontière de l'Indochine, et, plus tard, après 1965, l'existence du double grand arrière chinois et nord vietnamien permettra aux forces communistes de résister avec succès aux attaques américaines, de retourner l'opinion américaine à partir de 1968 - et par là, de priver le Sud Vietnam de son grand arrière - et de remporter la victoire totale en 1975. Comme on le verra plus loin, grâce aux révélations chinoises, nous savons à présent quelle a été l'ampleur de la part chinoise dans la victoire de la RDV en 1954 et en 1975.

Les bases arrières des forces communistes au Cambodge et au Laos (voir carte 4) ont joué aussi un rôle extrêmement important dans la victoire de la RDV. En 1970, l'arrière cambodgien contenait, selon les chiffres révélés au peuple américain par le président Nixon suite à l'attaque de ces bases:

- 22.892 armes individuelles, de quoi armer entièrement 74 bataillons d'infanterie nord vietnamienne ;

⁴³ Harriman a refusé d'exiger des contrôles plus stricts de l'usage du territoire laotien lors de la Conférence de Genève sur le Laos en 1961-62, permettant ainsi au Nord Vietnam d'utiliser librement ce territoire, Micheal CHARLTON et Anthony MONCRIEFF, *Many Reasons Why*, London, Solar Press, 1978, p. 65.

⁴⁴ V.T DUNG, *Et nous prîmes*, p. 17.

⁴⁵ Amphay DORÉ, *Le partage du Mékong*, Paris, Éditions Encre, 1980, p. 211.

⁴⁶ V.N. GIAP, *Guerre de libération*, p. 72.

⁴⁷ V.N. GIAP, *Guerre de libération*, p. 80

- 2.509 armes collectives, de quoi armer entièrement 25 bataillons d'infanterie nord vietnamienne ;
- plus de 15 millions de cartouches, ou l'équivalent de la consommation par les troupes communistes pendant toute l'année 1969 ;
- 14 millions de livres de riz, de quoi nourrir toutes les forces armées communistes au Sud Vietnam pendant quatre mois ;
- 143.000 obus de roquettes, mortiers, canons sans recul, l'équivalent de la consommation des forces communistes pendant 14 mois ;
- plus de 199. 553 obus antiaériens, 5.482 mines, 62.022 grenades, 83.000 livres d'explosifs ;
- plus de 435 véhicules, 11.688 bunkers et autres constructions militaires détruites ⁴⁸.

En mars 1972, selon les sources américaines, il y avait 70.000 soldats nord vietnamiens au Laos, et 64.000 nord vietnamiens et troupes FLN au Cambodge ⁴⁹. Pour préparer l'attaque contre le Sud en 1973, le Nord Vietnam a construit ou amélioré 20.000 kilomètres de routes et installé 5.000 kilomètres de pipe-lines ⁵⁰. Ceci n'a pu se faire sans risque de détection et d'attaque qu'à travers le territoire laotien. Par cette voie, "l'autoroute Harriman", le Nord amena au Sud Vietnam pour sa grande offensive en 1975, selon Van Tien Dung, "plusieurs centaines de milliers d'hommes, cinq corps d'armée réguliers aguerris, compte non tenu de nos réserves stratégiques... Nos unités régulières... avaient été abondamment dotées de tubes et de mortiers de tous calibres, de milliers de chars et de voitures blindées, de dizaines de milliers de tonnes d'obus, sans parler des bombes et fusées de notre DCA, de notre aviation et de notre marine... Plus on avançait vers le front, plus on se rendait compte de ce qu'avait fait pour les premières lignes le grand arrière socialiste du Nord. L'arrière est, en règle générale, l'un des facteurs déterminants de la victoire" ⁵¹.

En ce qui concerne le Nord lui-même, dans la période 1945-1954, l'établissement d'un arrière, la zone libre du Viet Bac, adossée à la Chine, lui permettait d'échapper à l'anéantissement dans la phase défensive stratégique. Mais c'est à partir de la fin de 1949, avec la victoire des communistes chinois et leur arrivée à la frontière sino-vietnamienne, que la situation stratégique tourna au détriment des troupes françaises. A partir de 1950, après s'être entraînées et pleinement armées en territoire chinois, donc hors de portée des troupes

⁴⁸ Henry KISSINGER, *White House Years*, Boston, Little and Brown, 1979, p. 507.

⁴⁹ *Thailand, Laos, Cambodia: A Staff Report Prepared For the Use Of The Sub-Committee on US Security*, Washington, Government Printing Office, 1973, pp. 10 and 25.

⁵⁰ Van Tien DUNG, *op. cit.*, p. 17.

⁵¹ Van Tien DUNG, *op. cit.*, p. 130

françaises, les troupes de la RDV pouvaient passer à la contre-offensive, à commencer par la région frontalière où les forces françaises subirent leur première grande défaite devant les troupes de la RDV aussi bien armées que les troupes françaises ⁵².

Parlant de la fondation de la République populaire de Chine, Giap dit :

"Ce grand événement historique, qui modifia la physionomie de l'Asie et du monde, exerça une influence considérable sur la guerre de libération du peuple vietnamien. *Sorti de l'isolement* que lui avait imposé l'ennemi, *le Vietnam se trouvait désormais relié au camp socialiste*. Ce fait, avec d'autres, dont la reconnaissance de la RDV par la Chine et l'Union soviétique, a contribué à modifier à notre avantage la physionomie de guerre" ⁵³.

Beaucoup a été écrit sur la défaite des forces françaises dans la campagne frontalière de 1950 et à Dien Bien Phu par le général Vo Nguyen Giap et ses hommes. Nous savons maintenant, grâce aux révélations de Hoang Van Hoan, ancien ambassadeur de la RDV à Beijing et membre du Politbureau du PCV, que ce n'est pas là toute la vérité, et qu'il y a eu une participation chinoise, directe et substantielle. Nous citerons ci-dessous, *in extenso*, les révélations de Hoang Van Hoan pour deux raisons : 1) les qualités exceptionnelles de Hoan qui confèrent à ses révélations une autorité incontestable ⁵⁴ ; 2) ces révélations, secrets cachés au public pendant longtemps par Beijing et Hanoï, éclairent maintenant d'une lumière nouvelle l'histoire de la guerre du Vietnam. Voici ce qu'a révélé Hoang Van Hoan dans un article publié à Beijing dans le *Renmin Ribao* (Quotidien du Peuple) le 27 novembre 1979 :

"Début 1950, le président Ho Chi Minh a fait secrètement une visite en Chine pour y solliciter de l'aide. Le Comité central du PCC a décidé de soutenir énergiquement et massivement la révolution vietnamienne. Pour acheminer l'aide au Vietnam, il fallait alors nettoyer les régions frontalières vietnamiennes, les principales lignes de communications étant sous contrôle des troupes françaises. Il fut convenu de commencer par déclencher une bataille dite frontalière. Ainsi le camarade Chen Geng (à l'époque vice-ministre chinois de la Défense nationale, aujourd'hui décédé) représentant le Comité central du PCC, vint-il au Vietnam pour aider à former les cadres, à entraîner les troupes et à organiser la bataille. Parallèlement, le

⁵² Entre fin 1949 et octobre 1950, 35 bataillons Vietminh étaient entraînés et armés en Chine, et chaque mois, six nouveaux bataillons étaient mis sur pied. Jacques SUANT, *Vietnam 1945-1972*, Paris, Arthaud, 1972, p. 101. En 1947, pour 1 800 hommes, le Vietminh avait 10 FM, 2 mitrailleuses, 2 mortiers, 1 canon 25 et 2 canons 75. En 1950, chaque bataillon vietminh (700 hommes) était doté de 27 FM, 3 mitrailleuses lourdes, 5 mortiers 60, 2 mortiers 81, 5 canons 75 en plus de DCA. Yves GRAS, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979, p. 300, et SUANT, *op. cit.*, p. 101.

⁵³ V.N. GIAP, *Guerre du peuple*, pp. 20-21. C'est nous qui soulignons.

⁵⁴ Membre du Politburo vietnamien pendant 20 ans, premier ambassadeur de la RDV en Chine et représentant du PCV auprès du PCC pendant huit ans, chef du Département de liaison internationale du CC du PCV pendant huit ans, proche compagnon de Ho Chi Minh, vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale du Vietnam. Hoan s'est réfugié en Chine en août 1979.

Comité centra envoya, à la demande du président Ho Chi Minh, une mission de conseillers militaires ayant à sa tête le camarade Wei Guoqing (aujourd'hui membre du Bureau politique du CC du PCC et chef du département politique général de l'Armée de libération du peuple).

Sous la direction personnelle du président Ho Chi Minh, et avec l'aide des camarades Chen. Wei Guoqing et des autres conseillers chinois, le Vietnam est sorti vainqueur de la bataille en brisant tout le système de défense français de Cao Bang et Lang Son, ce qui a permis de rétablir les communications entre le Vietnam et la Chine, et de renverser la situation en notre faveur cette fois. La Chine est devenue dès lors l'arrière, combien vaste, du Vietnam. La mission de conseillers militaires chinois nous a aidés par la suite à organiser les batailles de Trung Du (moyen Tonkin), de Dong Bac (Nord Est), de Ninh Binh et du Haut Laos, mettant à chaque fois hors de combat d'importants contingents de forces vives de l'armée française.

La brillante victoire de Dien Bien Phu en 1954 fut, certes, la consécration du courage et des sacrifices de l'armée et de la population vietnamienne. Toutefois, cette victoire est aussi le fruit de l'énorme aide matérielle et d'une collaboration directe de conseillers militaires chinois. Il est à noter qu'à Dien Bien Phu, sans les pièces d'artillerie fournies par la Chine, nous aurions été incapables de détruire les points d'appui français regroupés, et sans la participation personnelle du camarade Wei Guoqing au commandement sur le front même, il aurait été difficile de remporter la victoire" ⁵⁵.

Les révélations de Hoang Van Hoan ont été corroborées par celles des autorités chinoises, qui les ont faites suite à la publication par le gouvernement de Hanoï d'un livre blanc dans lequel les dirigeants chinois étaient accusés d'avoir trahi le Vietnam trois fois entre 1949 et 1979 ⁵⁶. Voici ce qu'a dit Beijing à propos de cette période dans un article paru dans le *Renmin Ribao* du 21 novembre 1979, et signé "Commentateur" (c'est-à-dire Comité Centra du PCC) :

"En 1950, à la demande du président Ho Chi Minh, la Chine envoya une mission de conseillers militaires qui aida le Vietnam à remporter une série de batailles dont la bataille frontalière. Entre décembre 1953 et mai 1954, cette mission aida l'armée et le peuple vietnamiens à organiser et à déclencher la célèbre bataille de Dien Bien Phu. Dans leur totalité, les armes, les munitions, les vivres, les médicaments, etc... utilisés ou consommés au cours de la bataille furent fournis par la Chine" ⁵⁷.

⁵⁵ Hoang Van HOAN, "L'amitié militante vietnamo-chinoise ne saurait être falsifiée", *Renmin Ribao*, 29 novembre 1979, reproduit dans *Beijing Information*, 10 décembre 1979.

⁵⁶ Ministère des Affaires étrangères, Hanoï, *La vérité sur les relations vietnamo-chinoises durant les trente dernières années*, octobre 1979.

⁵⁷ "A propos du livre blanc de Hanoï", par les Commentateurs de *Hsinhua* et *Renmin Ribao*, 21 novembre 1979, reproduit dans *Beijing Information* le 3 décembre 1979.

Les autorités chinoises laissent entendre qu'il y a encore plus dans cette affaire qu'elles n'ont révélé. Dans le même article, il est dit :

"la bataille se termina par une grande victoire qui ébranla le monde entier. Or, sur quoi reposait le bien-fondé de la décision de déclencher cette bataille ? Et quelle fut la cause de la victoire ? Que les autorités vietnamiennes ne soufflent mot démontre justement leur mauvaises conscience".

Quant à l'aide matérielle chinoise au Vietnam, les chiffres sont éloquentes : la Chine populaire a fourni au Vietnam, dit le "Commentateur" de *Renmin Ribao*.

"Plusieurs millions de fusils, plusieurs dizaines de milliers de pièces d'artillerie, plus d'un milliard de cartouches, une dizaine de millions d'obus, ainsi que des armements et équipements industriels complets et une dizaine de milliards de Yuan (Renminbi) de matériel militaire dont plusieurs millions de mètres de cotonnades, une centaine de locomotives, quelques milliers de wagons, plus de 700 navires de tous modèles et plusieurs dizaines de milliers de véhicules"⁵⁸.

Au cours d'une conférence de presse tenue à Beijing en août 1979, Yang Gonsu, chef-adjoint de la délégation chinoise aux négociations avec le Vietnam, a révélé que, entre 1950 et 1977, la Chine a fourni au Vietnam : 2 millions d'armes légères et de mitrailleuses, 270 millions de cartouches, 27.000 pièces d'artillerie, 18,8 millions d'obus, 179 avions et 145 bateaux"⁵⁹.

Pour sa part, Hoang Van Hoan a révélé que, entre 1950 et 1978, la valeur totale de l'aide chinoise à la RDV a dépassé 20 milliards de dollars américains (714 millions par an) ; "plus importante que toute autre assistance étrangère au Vietnam", cette aide comprenait "de quoi équiper deux millions d'hommes des trois forces", 30.000 camions, "des centaines de kilomètres de voies ferrées" et la totalité des rails, locomotives et wagons, cinq millions de tonnes de céréales au cours des années de mauvaise récolte au Vietnam, près de deux millions de tonnes d'essence, 3000 kilomètres de pipe-lines, et "des centaines de millions de devises en dollars". D'autre part "sur demande du président Ho et conformément à des accords entre les deux gouvernements, dès octobre 1965, plus de 300.000 soldats chinois, appartenant à des unités de DCA, du génie, des chemins de fer et de logistique, vinrent travailler au Nord Vietnam" et ont abattu "beaucoup d'avions ennemis". On peut dire sans exagération, dit Hoan, que "la quasi-totalité des armes, équipements de l'Armée de libération du Sud Vietnam était fournie par la Chine"⁶⁰. Beijing, de son côté, a souligné qu'en envoyant 320.000 soldats chinois au Vietnam la Chine "a permis à l'Armée populaire vietnamienne de dégager un grand nombre

⁵⁸ "Avec le temps on connaît un homme", dans *Beijing Information*, 31 juillet 1978.

⁵⁹ *Le Monde*, 1er août 1979.

⁶⁰ Hoan Van HOAN, *art. cit.*

de soldats pour les envoyer combattre dans le Sud" ⁶¹. Le Duan lui-même a dit aux dirigeants chinois en 1957 que "nous n'aurions pu vaincre la France sans l'aide chinoise" ⁶² et en avril 1966 que "sans votre soutien généreux nous aurions perdu encore deux à trois millions d'hommes avant de remporter la victoire" ⁶³.

L'espace nous manque pour parler d'autres aspects de l'importance de la Chine en tant que grand arrière du Vietnam. Citons seulement quelques faits démontrant le caractère vital du territoire chinois limitrophe du Vietnam dans la stratégie révolutionnaire vietnamienne. C'est à partir de cette région que armes, équipements, approvisionnements furent acheminés au Vietnam "à flots continus". Mais ces régions servaient aussi de refuge aux Vietnamiens. Elles permettaient aux Vietnamiens de s'y abriter des bombardements ; les hôpitaux de ces régions dispensèrent des soins aux blessés et malades vietnamiens ; le Vietnam y entretint des hôpitaux, des écoles, ainsi que des bases de soutien à la révolution ; quand la station de Hanoï fut endommagée par les bombardements américains, la station de Yunnan prit immédiatement en charge la retransmission de la "Voix du Vietnam" ⁶⁴. Han Nianlong, chef de la délégation chinoise aux négociations avec le Vietnam, a choisi Hanoï pour faire les révélations ci-dessus en avril 1979. Il a rappelé à la même occasion que plus de trente ans auparavant, les habitants de la région frontalière chinoise de Pingmeng "au risque de leur vie, avaient protégé et soutenu les activités révolutionnaires menées par le président Ho Chi Minh dans cette région" ⁶⁵. Subtilité chinoise !

Jusqu'à ce jour, les révélations ci-dessus n'ont pas été démenties par les autorités de Hanoï. Le 30 juillet 1979, le chef de la délégation vietnamienne, Dinh Nho Liem, s'est borné à dire au cours d'une conférence de presse que, pour les Chinois, faire le bilan de leur aide "n'est pas une position juste", et que les autorités vietnamiennes répondront "en temps opportun" ⁶⁶.



Les faits ci-dessus montre l'importance vitale des bases-arrière (locales, nationale, et surtout internationale) dans l'application fructueuse d'une stratégie révolutionnaire. Ces faits montrent aussi pourquoi, dans toute l'Asie du Sud-Est, seul le Vietnam a pu appliquer avec succès la stratégie de la guerre révolutionnaire prolongée, remporter une victoire totale et instaurer un pouvoir révolutionnaire communiste. Aucun autre mouvement révolutionnaire communiste du Sud-Est asiatique n'a reçu, et n'a pu recevoir, l'aide massive et continue que la RDV a reçue de l'extérieur, parce que les conditions matérielles naturelles, comme dit Mao, et

⁶¹ *Beijing Information*, 3 décembre 1979.

⁶² *Ibidem*.

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ *Beijing Information*, 7 mai 1979.

⁶⁵ *Beijing Information*, 7 mai 1979.

⁶⁶ *Le Monde*, 1er août 1979.

en premier lieu les conditions géographiques, ne l'ont pas permis. Sans une telle aide, c'est-à-dire sans les moyens suffisants, un mouvement révolutionnaire ne pourra ni mener avec succès la défense stratégique, ni établir l'équilibre des forces, encore moins passer à l'étape décisive, la contre-offensive stratégique par les forces *régulières*, comme l'a souligné Mao, pour anéantir l'ennemi et remporter la victoire. L'approvisionnement massif et continu des forces communistes au Nord, puis au Sud Vietnam, en hommes et matériel à partir de son véritable arrière sûr - la Chine - a donné les moyens et la confiance nécessaires à ces forces pour tenir tête à la France, puis aux États-Unis, mener avec succès la défense stratégique, puis l'offensive stratégique. La France et les États-Unis n'ont pu battre la RDV parce que les réserves de la RDV étaient *illimitées et hors de portée* des forces françaises comme des forces américaines. La France et les États-Unis n'ont pas réussi à détruire les moyens de combat de la RDV. Le slogan souvent chanté par les communistes vietnamiens et chinois, "les 700 millions de Chinois sont le puissant soutien du peuple vietnamien, et les vastes étendues du territoire chinois son arrière sûr"⁶⁷ n'est pas un slogan vide de sens.

Si l'on veut battre l'adversaire, dit Clausewitz, il faut proportionner l'effort à sa force de résistance. Celle-ci est le produit de *deux facteurs inséparables* : "l'étendue des moyens dont il dispose et la force de volonté"⁶⁸. La volonté seule n'est pas suffisante pour résister à l'ennemi (ce n'est pas par manque de volonté que les Allemands et les Japonais ont été battus en 1945). Il faut encore en avoir les moyens, ces conditions naturelles que Mao considère si importantes. Pour battre l'ennemi, dit Clausewitz, il faut :

1. détruire ses forces militaires, les placer dans des conditions telles qu'elles soient incapables de poursuivre le combat ;
2. conquérir son territoire, car il pourrait s'y constituer une nouvelle force militaire ;
3. le forcer à signer la paix, ou son peuple à se soumettre⁶⁹.

Or les Français et les Américains n'ont rempli aucune des conditions ci-dessus. Par choix, ou par nécessité, ils n'ont pas touché au vrai arrière de la RDV - la Chine - ou (et ceci s'applique aux Américains) occupé son territoire. A part quelques courtes incursions, ils n'ont même pas touché à ses bases au Cambodge et au Laos. En d'autres termes, la RDV a suivi une stratégie de guerre totale prolongée (objectifs, temps, espace, moyens) alors que la France et les États-Unis, en particulier ces derniers (avec leur faible allié, le Sud Vietnam), ont poursuivi une guerre limitée : limitée quant aux objectifs (cessation de la subversion) ; quant aux moyens (armes conventionnelles) ; quant au temps (plans de 18 mois à deux ans) ; et surtout quant à l'espace

⁶⁷ Cité dans Hoang Van HOAN, *art. cit.*

⁶⁸ Von CLAUSEWITZ, *De la guerre*, Paris, Éditions de minuit, 1975, p. 54.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 70.

(pas d'attaque des bases RDV en Chine, pas d'invasion terrestre du Nord Vietnam, pas même de neutralisation du Cambodge et du Laos). Dans ces conditions, il allaient inévitablement à la défaite ⁷⁰. Quant au Sud Vietnam, pour diverses raisons, il n'a jamais eu un arrière national sûr avant 1968 et, à partir de 1968, perdit son arrière international - les États-Unis. D'où sa défaite et sa destruction en 1975.

Sans l'arrière chinois, la RDV n'aurait pas pu remporter la victoire. En tous cas, elle n'aurait pas pu remporter une victoire si totale, ou elle aurait dû mener une guerre plus longue et sacrifier encore plusieurs millions d'hommes avant de pouvoir remporter la victoire. Mais cette victoire serait relative, limitée. Les révélations du livre blanc de Hanoï sur les relations sino-vietnamiennes le prouvent bien : sans l'appui total soviétique, et surtout chinois, la RDV a dû accepter de négocier la paix en 1954, et se contenter d'un règlement qui lui donnait beaucoup moins qu'elle ne voulait.

Le général Vo Nguyen Giap a raison de dire que "l'arrière est un facteur permanent de victoire".

TON THAT THIEN

Institut Universitaire

de Hautes Études Internationales,

Genève.

⁷⁰ Sur ce point, voir Lt. General James GAVIN, *War and Peace in the Space Age*, New York, Harper, 1958, en particulier pp. 121-135. Également Robert THOMPSON, *Revolutionary War in World Strategy 1945-1969*, London, Secker and Warburg, 1970, pp. 21 et suivantes.